



HAL
open science

Deux métiers de la forêt : scieurs de long et sabotiers

M. Prival

► **To cite this version:**

M. Prival. Deux métiers de la forêt : scieurs de long et sabotiers. Revue forestière française, 1980, 32 (S), pp.301-303. <10.4267/2042/21470>. <hal-03397308>

HAL Id: hal-03397308

<https://hal.science/hal-03397308v1>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Deux métiers de la forêt : scieurs de long et sabotiers

Le résumé qui suit et les résultats présentés sont extraits d'une thèse de III^e cycle soutenue à Clermont-Ferrand en avril 1979 sur « les migrations de travail des Auvergnats et des Limousins au XX^e siècle (jury composé de A. Fel, géographe ; A Poitrineau, historien ; I. Chiva, ethnologue).

Les scieurs de long auvergnats

Les Rouergats, les Limousins et les Auvergnats ont fourni à l'émigration des contingents élevés de scieurs de long. En Auvergne, les massifs du Livradois et du Forez — situés de part et d'autre du bassin d'Ambert — s'étaient fait une spécialité dans ce métier de peine. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, des registres de décès nous apprennent déjà que les scieurs foréziens fréquentent la Touraine, l'Anjou, le Berry, le Poitou, l'Angoumois et le Limousin. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et jusque vers 1930, les compagnies de chemin de fer ont eu un besoin de traverses. C'est à cette tâche que les derniers acteurs vivants de cette migration se sont employés. Ils ont aujourd'hui plus de 75 ans. Leur témoignage nous permet d'évoquer les conditions de leur travail juste avant la généralisation du sciage mécanique.

Les lieux d'émigration : toutes les forêts du quart Nord-Est de la France (Morvan, Jura, Lorraine, Vosges, Ardennes), mais aussi les plantations de peupliers de Normandie et de Touraine, ont reçu les scieurs auvergnats.

Les moyens de déplacement : avec la généralisation du réseau ferré, les scieurs de long se trouvent en une journée, au plus, sur les

lieux du travail (au XIX^e siècle, il fallait 10 jours pour aller à pied d'Ambert à Aix-en-Provence).

Les conditions d'embauche : les marchands de bois venaient recruter les équipes de scieurs à la foire de Saint-Anthème. Ou bien, ils écrivaient à un chef d'équipe en qui ils avaient confiance.

Les équipes étaient surtout cimentées par les liens familiaux ou les rapports de voisinage. Le chef d'équipe puisait son autorité dans son ancienneté, sa connaissance du pays d'accueil ou sa compétence (c'est lui qui affûtait les scies).

La rémunération : le travail était payé à la tâche. Les Auvergnats, très indépendants, préféraient avoir « le travail pour patron » plutôt que de subir une quelconque autorité.

Le logement se faisait souvent dans des conditions rustiques. Cabanes de bûcherons, granges abandonnées. L'essentiel était d'être au plus près de son chantier et d'avoir le moins de frais possible.

Le travail était très pénible, aussi bien pour le « chevreau », juché sur la bille, que pour le « renard » tirant la scie ou le « douleur »



La hutte du sabotier.

Photo J.P. VERNEY - Ministère de l'Agriculture.

équarissant les fûts. Les conditions météorologiques — neige, froid, pluie... — aggravaient souvent la dureté de ces tâches.

Les Auvergnats semblent les derniers dans le Massif Central à être restés fidèles à ce type d'émigration où la force musculaire et l'endurance l'emportaient sur d'autres qualités. Le souvenir, pour une fois, n'a pas embelli la chose ou oblitéré les mémoires. C'est sans concession que les derniers scieurs nous ont décrit ce « *métier de galérien* » (l'expression est de l'un d'eux) qui les emmenait pour sept mois hors de leur région d'origine.

Les sabotiers de la Montagne Bourbonnaise

Un axe migratoire peu connu est celui qui a mené les sabotiers de la Montagne Bourbonnaise et des Bois Noirs vers le nord du Cantal. Ce département, très accidenté et couvert de hêtres, leur a fourni matière à prouver leur habileté et à gagner leur vie.

Les sources d'information sont variées : témoignages des derniers acteurs ou de leurs descen-

dants ; cahiers de comptes des patrons-sabotiers ; mais aussi les patronymes, les mariages entre Bourbonnais et Cantaliens ayant été nombreux. L'extrême fin de ce courant migratoire se place avant 1939 et coïncide *grosso-modo* avec la généralisation des saboteries mécaniques dans la région concernée. Il précède de fort peu l'abandon du sabot pour d'autres formes de chaussures.

Les chefs d'équipe étaient exclusivement Bourbonnais. Ils allaient recruter leurs hommes sur place (dans leur pays d'origine), achetaient des coupes de bois, surveillaient le travail tout en y participant, commercialisaient les produits finis. Ces « patrons-sabotiers » ont joué un rôle déterminant.

Les *sabotiers* se divisaient en deux catégories : d'une part les « *formeurs* » qui exécutaient l'extérieur et les « *creuseurs* » qui façonnaient l'intérieur.

Le travail était rétribué à la douzaine. Le rendement était donc fonction de l'habileté, de la puissance de travail, ou du désir d'accumuler de l'argent.

Les conditions de vie nous apparaissent comme très frustes. Logés dans des huttes en paille, couchés sur des couettes remplies de feuilles de hêtre, chauffés avec les copeaux qu'ils débitaient, les sabotiers vivaient en parfaite symbiose avec la forêt qu'ils habitaient d'octobre à mai.

La vie sociale dans ces loges qui abritaient de 6 à 8 hommes apparaît cimentée par le patois bourbonnais, par le plat régional à base de pommes de terre et de lard (le « *finot* »), les réunions d'après-travail etc.

Les sabots étaient vendus, grâce au chemin de fer, dans des régions très lointaines : Loire-Inférieure (dockers nantais), Morbihan, Ille-et-Vilaine, Vendée...

Dans les témoignages des survivants, on trouve une certaine nostalgie de leur vie « d'hommes des bois ». Ces sabotiers bourbonnais ont une originalité essentielle par rapport aux artisans de village. Ils transformaient sur place en objet fini (le sabot) une matière première (le bois) qu'il aurait été impossible d'exploiter sur place pour des raisons de relief : les rives

escarpées de la Dordogne par exemple. Leur forte homogénéité ethnique leur a également permis de marquer le pays d'accueil d'une empreinte encore vivace.

Conclusion

Ces deux métiers de migrants présentent une parenté incontestable :

- même milieu d'origine (une montagne surpeuplée),
- souci identique (ramener un pécule aussi important que possible),
- exode de morte-saison agricole vers des pays de forêt,
- travail rémunéré à la tâche (donc intense, en raison des motivations d'argent),
- conditions de vie (logement, nourriture, loisirs...) extrêmement rudes.

Les sabotiers, de par leur spécialité artisanale et leur travail à l'intérieur, semblent avoir eu cependant un sort plus enviable que celui des scieurs de long.

M. PRIVAL
Ethnologue
C.E.S.
63160 BILLOM